

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur: THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef: MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - Le Voyageur Nordenskiöld. - Un Cavalier espagnol. - Le Cadran Solaire, d'après M. Thomas Davidson. - Carte du voyage de M. Nordenskiöld.

TEXTE: - Avis. - Nos Gravures. - La Cachette. - La Tasse de l'Aïeul. - Un Billet jeté dans le Parc de Bruxelles. - Bannière du Toit paternel. Roman. - Rébus No. 7.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 26.

— 10^e ANNÉE. —

1 Mai 1880.

AVIS.

Nous informons nos abonnés que le 5 mai 1880 est le délai fatal pour l'envoi de la solution du rébus paru dans le n° 1 du 8 novembre 1879.

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 5 mai prochain, la solution exacte de ce rébus, recevront communication du numéro qui leur est attribué, à l'effet de prendre part au tirage au sort.

Le tirage au sort aura lieu le 10 mai, à 2 heures de l'après-midi, au local de l'Administration de „l'Illustration Européenne,” 107, Boulevard du Nord (près la gare du Nord).

Les 10 premiers numéros sortis recevront gratuitement le tableau de la Peinture-Bogaerts, la Laitière Flamande, d'après J.-B. Madou, valeur 25 francs. Le tableau sera renfermé dans une charmante boîte artistique.

Les 50 premières solutions ont droit à recevoir, avec 50% de remise, soit pour frs. 12.50 au lieu de 25 francs, le même tableau, franco à domicile.

L'ADMINISTRATION.

NOS GRAVURES.

LE VOYAGEUR NORDENSKIÖLD.

Le monde est aujourd'hui rempli du nom du célèbre voyageur Nordenskiöld. Nos lecteurs seront charmés de faire connaissance avec cette illustration scientifique, qui a eu la mérite de découvrir, au Pôle-Nord, une route vainement cherchée depuis trois siècles par les navigateurs.

Adolphe Nordenskiöld, d'origine suédoise, est né le 18 novembre 1832 à Helsingfors, en Finlande, où sa famille s'est établie à la fin du siècle dernier. A l'âge de treize ans, le petit Adolphe fut mis au collège de Borga, où, dans le principe, il ne se distinguait que par sa paresse; mais les années le rendirent raisonnable et lui firent comprendre qu'il était à l'école pour étudier; aussi devint-il rapi-

dement l'un des élèves les plus brillants du collège.

En 1849, il entra à l'Université de sa ville natale, et en 1855 il obtint le diplôme de licencié. Peu de temps après, il fut nommé conducteur des mines et professeur de la faculté de mathématiques et de physique; mais pour des raisons politiques, il fut destitué de ses fonctions et se rendit à Berlin, où il resta pendant un an attaché au célèbre professeur H. Rose.

L'été suivant, il revint à Helsingfors, où on lui offrit de choisir entre les fonctions de pro-

se rendit en Suède, dont le gouvernement, malgré sa jeunesse, le nomma professeur de sciences à l'Académie royale de Stockholm et intendant des collections minéralogiques du Musée de l'Etat.

C'est à dater de cette époque que commença son rôle d'explorateur arctique.

En 1858 et en 1861, Nordenskiöld prit part à deux expéditions suédoises au Spitzberg, expéditions qui avaient pour but l'exploration de ce pays. A son retour, il se maria.

En 1868, il fut mis à la tête d'une quatrième expédition, qui passa tout l'été au Spitzberg, et qui eut les plus beaux résultats. Il hiverna dans les régions arctiques, et explora les côtes et l'intérieur du Groënland.

En 1875, au mois de mars, il partit à la tête d'une expédition ayant pour but la mer glaciale sibérienne et ses côtes; il visita la Nouvelle-Zemble, la presqu'île des Samoyèdes et atteignit l'embouchure du Jénisseï. Le succès de cette expédition fut complet; car depuis, chaque année, des navires ont pu suivre le même chemin, et la navigation sur la mer Karienne est un fait résolu.

Mais Nordenskiöld avait déjà conçu le projet de pousser jusqu'au détroit de Behring. C'est ce projet périlleux qu'il mit à exécution le 4 juillet 1878, et dont la réalisation attire en ce moment sur lui l'attention générale.

Le 4 juillet de cette année, il quittait, à bord de la „Véga,” le port de Dronheim, en Norvège. Le 1^{er} août il passa entre le continent et la Nouvelle-Zemble; le 6 août il jeta l'ancre à Yenisseï en Sibérie; le 19 du même mois il atteignit le cap Tscheljushin, sans avoir été arrêté dans sa marche par les glaces.

Cinq coups de canon et le drapeau suédois saluèrent ce cap, qui, pour la première fois depuis 1742, revoyait des êtres humains.

Ce fut le 31 août que le bateau à vapeur passa entre les îles de la Nouvelle Sibérie et le Cap-Saint, et le 3 septembre, il atteignit l'île des Ours.

A partir de ce jour, commença la lutte contre les glaces; près du Cap Nord, les glaces



LE VOYAGEUR NORDENSKIÖLD.

fesseur de minéralogie à l'Université et une bourse de voyage pour faire des études à l'étranger; il accepta cette dernière offre.

En 1857, il fut promu maître ès-arts et docteur ès-sciences. La même année, il se vit de nouveau forcé de quitter la Finlande, et

forcèrent les voyageurs de s'arrêter, et le navire la „Véga” fut ainsi captif pendant trois mois et 20 jours.

L'absence de nouvelles de Nordenskiöld et de son équipage, suscita de vives alarmes en Europe, et déjà l'on préparait des expéditions pour aller à leur recherche, lorsque M^{me} Nordenskiöld fut avertie par un télégramme que des lettres de son mari étaient arrivées à Jakutsk, en Sibérie.

Le 18 juillet 1879, la „Véga,” délivrée, continua sa route et doubla le cap de l'Est. Le 2 septembre, elle arriva à Yokahama, au Japon.

C'est de là que Nordenskiöld annonça l'heureux événement au roi de Suède et à sa femme.

Le plus grand succès de cette expédition consiste dans la découverte d'une nouvelle route maritime entre l'Europe, la Chine et l'Amérique.

Cette découverte démontre la possibilité de naviguer, pendant trois mois de l'année, de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique.

Jusqu'alors, on s'était accoutumé à regarder le passage Nord-Est comme une impossibilité absolue; Nordenskiöld vient de prouver le contraire.

Maintenant qu'une communication maritime existe entre l'Europe et la Sibérie, les plaines fertiles de l'Obi, de l'Yénisseï, de la Léna, sont ouvertes à l'exploitation. Ces régions sont habitées par des tribus sauvages, qui y mènent une existence des plus primitives, et se servent d'instruments de pierre et d'os. Nordenskiöld nous signale encore un autre peuple dont les anciennes habitations méritent l'attention des voyageurs.

La science aussi aura sa part de succès dans la mémorable découverte du célèbre voyageur. Dans les îles de la Nouvelle-Sibérie, on trouve de précieux et remarquables fossiles, surtout des dents de mammoth. Donc la science peut arriver à résoudre sur ce terrain des questions zoologiques et géologiques du plus grand intérêt.

Adolphe Nordenskiöld a été naguère en France l'objet des ovations les plus brillantes et les plus méritées. L'Europe entière salue son nom avec une admiration et un respect bien mérités, car ce nom est désormais inscrit à côté de ceux des navigateurs auxquels on doit les plus importantes voies navigables.

UN CAVALIER ESPAGNOL.

En Espagne, on trouve, encore de nos jours, de ces types guerriers, qui rappellent les condottieri ou les seigneurs du Moyen Age. Hommes indépendants, sans famille, sans demeure fixe, toujours armés de pied en cap comme des chevaliers errants, ils font un peu tous les métiers pour mener au grand soleil leur vie insouciant et facile. Ils sont soldats, bandits, toujours prêts à vendre leurs services, en temps de guerre, de révolutions, de catastrophes. Il faut le dire à leur éloge, aux dernières inondations de Murcie, ils ont fait des prodiges de dévouement et de bravoure.

Voilà un de ces types communs en Espagne, dans un accoutrement tout déguenillé, mais fier comme un fils d'Hidalgo.

LE CADRAN SOLAIRE.

Un chef d'œuvre d'imagination et d'art que ce tableau du peintre Thomas Davidson! C'est une scène charmante, dans un paysage plus charmant encore, que ce vieux jardinier, expliquant aux deux filles de son maître, dans son langage rustique, la théorie du cadran solaire. La plus jeune écoute avec curiosité ces explications qui, dans leur simplicité, lui feront mieux comprendre que toutes les données scientifiques comment cet instrument sert à montrer les heures. Par contre, l'aînée semble plus préoccupée de bien régler sa montre d'après le cadran, que d'écouter la leçon du vieux jardinier.

Mais nous pensons que sous ce titre „le Cadran solaire,” l'artiste a eu une idée morale

en vue, qu'il a voulu représenter, sous les traits de ce vieillard avec sa faux, une allégorie du Temps, qui fuit pour tous irrémédiablement, et dont la jeunesse frivole veut précipiter le cours, sans penser à ce qui se trouve au terme...

LA CACHETTE.

(Suite, voir page 198.)

VI.

Il n'y avait pas à en douter : le fils de M^{me} Weber était sorti, ou s'était échappé de prison; il avait de mauvaises intentions, voulait voler ma tante, me tuer ou la tuer peut-être. Du moins, c'était là ce qui me semblait résulter de la conversation que j'avais entendue.

Je résolus instantanément d'aller à l'église, quoiqu'il fût tard et malgré ma vieille chausure, afin de parler de tout ceci au pasteur, qui me conseillerait et m'indiquerait ce qu'il faudrait faire pour prévenir un malheur.

Je mis mon manteau, mon chapeau et je m'échappai de la maison sans être vue.

Quoique j'y misse toute la diligence possible, j'arrivai au village comme les fidèles sortaient de l'église. Le recteur était absent et je vis son remplaçant partir au moment où je parlais au clerc.

J'allai pourtant au presbytère, où la vieille ménagère de M. Durham me dit que son maître ne rentrerait que le lendemain dans la matinée. Je la priai alors de me laisser écrire; elle me donna volontiers ce qu'il fallait pour le faire, et j'écrivis en hâte, quoique assez longuement, ce que j'avais à lui apprendre, pendant qu'elle séchait mes souliers au feu.

Lorsque j'eus fini, je la remerciai en lui recommandant de remettre ma lettre au pasteur dès qu'il rentrerait, puis je lui demandai si, au village, on entendait la cloche d'alarme du château. Elle me dit l'avoir entendue une fois, il y avait bien des années, car on ne s'en servait pas sans motif. Elle désirait savoir ensuite pourquoi je m'informais de cela. Je répondis que je craignais les voleurs et que je voulais au besoin m'assurer du secours. Elle me promit de remettre exactement ma lettre et je retournerai au plus vite à la maison, après avoir été toutefois acheter quelques lacets de bottines; cet achat devait au besoin justifier ma course.

Je trouvai M^{me} Heith un peu inquiète et mécontente de ma longue absence. M^{me} Weber était près d'elle et semblait troublée.

— Ainsi, me dit ma tante, comme je m'excusais d'être tardive, disant que j'avais été faire sécher ma chaussure chez le pasteur; ainsi, vous êtes allée quand même à l'église?.. Vous eussiez mieux fait de visiter la maison comme je vous y avais engagée.

— Mais je devais acheter des lacets au village, chère tante, répondis-je; sans cela je n'aurais encore pu sortir demain; un jour de pluie, je prierai M^{me} Weber de me montrer la maison.

A ces mots, je vis l'expression anxieuse de la physionomie de cette femme disparaître complètement.

— Weber est malade, reprit M^{me} Heith un instant après; il paraît qu'il a eu la nuit dernière une sorte d'attaque. Je voulais qu'on fît chercher le docteur; mais M^{me} Weber m'assure que cela n'est pas nécessaire, qu'il va mieux maintenant. Elle pense qu'un jour de repos le remettra complètement.

Cette coïncidence me frappa; pourtant, je ne dis rien.

VII.

Le dîner se passa comme de coutume, mais lorsque nous eûmes fini et que je fus en tête-à-tête avec ma tante pour lui faire la lecture, je lui racontai tous les incidents de la matinée. Elle m'écouta avec surprise et appréhension.

— Il ne peut qu'avoir de mauvaises intentions! exclama-t-elle; c'est un vaurien de la pire espèce... Je frémis rien qu'à songer qu'il est libre, et qu'il est dans cette maison; autant

donner asile à un tigre... Jeanne Weber doit être idiotie pour s'aveugler à ce point sur son fils; elle a du reste toujours été un instrument dont celui-ci se sert à volonté. Pourtant je la considère comme n'étant très-attachée.

— Et son mari? demandai-je.

— Il est âgé, comme vous voyez, faible moralement et physiquement. Nous n'avons aucune arme dans la maison, aucun moyen de défense; notre espoir est en M. Durham. Que vous avez bien fait de l'avertir, ma chère! Je ne doute pas qu'il vienne demain, dès qu'il sera rentré... Et vous me dites, n'est-ce pas, que ce coquin ne sera pas ici la nuit prochaine?

Le premier mouvement de crainte était déjà passé; ma tante reprenait son calme habituel.

— Non, répondis-je, j'ai entendu dire très-distinctement qu'il ne reviendrait que demain à dix heures du soir. La porte de votre chambre ferme-t-elle bien?

— Oui, avec un verrou, que je ne ferme jamais, en prévision d'incendie. La vôtre aussi a un verrou et une clef.

— Mais le cabinet où sont les bijoux et l'argenterie, et qui touche à votre chambre?... C'est là sans doute ce que le vaurien convoite.

— Il est fermé par un secret, un ressort caché dans la boiserie. On ne peut l'ouvrir qu'en poussant sur une certaine fleur des sculptures qu'il faut connaître.

— Vous êtes certaine que M^{me} Weber ne la connaît pas?

Ma tante réfléchit un moment.

— Je ne crois pas... Pourtant... je n'en suis pas certaine... Autrefois, il y a des années, j'ai dû l'ouvrir quelquefois devant elle; elle avait toute ma confiance. Mais comment connaissez-vous cette cachette?

— C'est elle qui me l'a montrée, ou du moins qui m'en a montré l'entrée le jour de mon arrivée ici.

Je racontai alors ce détail, puis j'ajoutai :

— Il serait facile à quelqu'un de se cacher entre la tapisserie et le mur, près du lit. Prenez-y garde, chère tante.

— Pour vous peut-être, ma chère, qui êtes svelte, mais non pas pour une autre personne, me répondit-elle en souriant.

Ici, la conversation, qui avait lieu en français, fut interrompue par l'entrée de M^{me} Weber, qui venait demander de l'éther pour son mari.

Toutes les deux nous eûmes l'idée que c'était pour épier et voir s'il n'y avait rien de changé aux manières de sa maîtresse, dans le cas où, ayant aperçu son fils le matin, j'en aurais fait part à celle-ci; mais M^{me} Heith demeura parfaitement calme. Non-seulement elle donna le remède demandé, mais y ajouta du sucre, disant qu'on ne devait rien ménager pour de fidèles serviteurs. Elle fit allusion au temps passé et se montra si bonne, que M^{me} Weber en eut les larmes aux yeux, peut-être de remords...

VIII.

La soirée et la nuit se passèrent sans incident. Ne m'étant endormie que tardivement, je me levai tard le lendemain, et en regardant par la fenêtre, je trouvai la terre couverte de neige. De plus, il neigeait encore très-fort, et en déjeunant je fis la réflexion que cette neige pouvait entraver les communications et empêcher peut-être M. le pasteur de venir, ou plutôt de revenir chez lui. Alors il n'aurait pas ma lettre. Aussi, lorsque j'eus fini, je courus à la chambre de tante Hélène pour lui faire part de mon inquiétude.

— Cela arrive ici bien rarement, me dit-elle tranquillement; ce n'est pas comme chez vous, dans le Nord. Vers midi, le temps changera; mais je vous prie, ma chère, de descendre me chercher M^{me} Weber; je l'ai déjà sonnée trois fois et elle ne vient pas; voyez, s'il vous plaît: son mari est peut-être plus souffrant.

Je sortis pour accomplir mon message, mais au haut de l'escalier je rencontraï la femme de charge qui me dit qu'elle venait voir pourquoi, quoiqu'il fût tard, Madame ne l'avait pas encore sonnée. Je répondis qu'elle avait sonné trois fois; elle parut surprise.

Nous entrâmes chez ma tante, qui lui renouvela mon assertion; elle assura ne rien avoir

entendu. Alors sa maîtresse la renvoya en bas pour écouter, puis tira vigoureusement le cordon.

Un instant après, M^{me} Weber remonta et répéta que la sonnette n'avait pas bougé. M^{me} Heith fut contrariée de cet incident et commanda à sa femme de charge d'envoyer au village chercher le serrurier, afin que la réparation se fit immédiatement.

— Le jardinier n'a pas d'occupation par ce temps; qu'il y aille, ajouta-t-elle.

Ce petit accident nous impressionna d'une façon désagréable. Je me rendis au salon, où, une heure après, ma tante vint me rejoindre. Regardant par hasard par la fenêtre, elle fut surprise et vexée de voir le jardinier occupé à tracer un chemin dans la neige. Elle manifesta son mécontentement à M^{me} Weber, qui enlevait justement les traces de mon déjeuner. Celle-ci se troubla et répondit que le boucher était venu et qu'elle l'avait chargé de faire le message au serrurier; qu'il fallait bien que le jardinier traçât un chemin dans l'avenue, que, si on l'eût envoyé au village, il serait probablement retourné chez lui sans faire cette besogne.

Le temps ne s'améliorait pas, la neige, après s'être arrêtée une heure ou deux, retombait de plus belle. Nous attendions impatiemment le recteur. Pour ma part, je ne quittai presque pas la fenêtre.

IX.

Nous fîmes notre possible pour faire bonne contenance pendant le dîner. M^{me} Weber nous servait, remplaçant son mari, et elle nous annonça que le serrurier était arrivé et s'occupait de la sonnette, ce qui nous fit plaisir.

Aussitôt le dîner terminé, ma tante me dit:

— Charlotte, je sais que le serrurier est un honnête homme; en cas d'événement, je serais charmé qu'il passât la nuit ici; allez dans ma chambre chercher un volume quelconque et dites-lui en même temps de ma part que, le temps étant si mauvais, je l'engage à souper et à coucher ici; je lui ferai préparer un lit.

J'allai remplir mon message; il sortait justement de la chambre et il me dit:

— J'ai fini, Mademoiselle; sonnez, s'il vous plaît, et vous verrez que la sonnette va bien.

Je sonnai et immédiatement M^{me} Weber accourut de la cuisine. Je fis alors le message de ma tante; le visage de la femme se rembrunit, mais le serrurier, au contraire, parut enchanté et me pria de remercier M^{me} Heith de sa bonté.

Pendant que cet homme parlait, je me dis que je n'avais jamais vu physionomie plus sournoise, et lorsque je fus rentrée au salon, je communiquai cette impression à ma tante. Elle sourit.

— Prévention, dit-elle. Je sais que Bem a toujours été un travailleur et un honnête homme, la frayeur vous aveugle, ma chère.

J'étais évidemment plus inquiète qu'elle; aussi, je retournai dans sa chambre et j'examinai les lieux et les objets avec une attention minutieuse.

Ce fut alors que je remarquai quatre vis laissés sur le coin de la cheminée.

Je retournai auprès de ma tante lui faire part de ma découverte.

— Quatre vis! il n'y a à cela rien de surprenant; les serruriers en ont souvent en poche. Bem les aura oubliées et les retrouvera demain, car je lui ferai examiner les autres sonnettes; il fait trop obscur maintenant pour s'en occuper.

— Mais où donc se trouve suspendu, dans votre chambre, le cordon de la cloche d'alarme? demandai-je.

— Derrière la tapisserie, à la tête de mon lit. Après quelques instants de silence, je repris en soupirant:

— M. Durham n'a pas reçu ma lettre, sans cela il serait ici.

— Enfant, me répondit ma tante, ne te désespère pas; nos craintes ne sont fondées que sur des soupçons. Si le fils est un coquin, sa mère peut m'être fidèle et ne pas permettre qu'il me nuise. Du reste, nous sommes dans les mains de Dieu, mettons notre confiance en lui, ajouta-t-elle dévotement.

Je me recueillis quelques instants, puis je me mis à réfléchir sur la situation.

Le pasteur ne viendrait sans doute pas, et il fallait pourvoir nous-mêmes à notre sécurité.

Une idée s'empara de mon esprit, et après l'avoir envisagée sous ses divers aspects, je la soumis à ma tante.

Je lui proposai de passer la nuit dans mon lit, pendant que je veillerais, cachée dans sa chambre, derrière la tapisserie, d'où je sonnerais la cloche au moindre bruit insolite.

— Non, non, ma chère, le coquin vous tuerait et moi également, s'il était effectivement sur la voie du vol.

— Permettez, ma tante, laissez-moi vous expliquer... Dans une heure, vous allez sonner M^{me} Weber et lui dire que vous avez vos névralgies, ce que est vrai; vous en souffrez déjà, je le vois. Vous lui direz aussi que vous allez vous coucher de bonne heure, et qu'elle vous prépare ce calmant que vous prenez quelquefois. Vous irez effectivement au lit et lorsqu'elle vous l'apportera, vous lui recommanderez de veiller à ce qu'on ne trouble pas votre repos. Vous ne prendrez pas le calmant, et lorsqu'elle sera descendue, je viendrai; je vous conduirai dans mon lit, puis j'arrangerai le vôtre comme lorsque vous y êtes. Ensuite, je me placerai derrière la tapisserie, du côté du cordon de la cloche. Si j'entends du bruit, je sonnerai, on croira que c'est vous; alors si l'on vient pour vous tuer, on trouvera votre lit vide, quoique défait; les malfaiteurs se verront découverts, ils se sauveront, j'en suis persuadée, sans songer à regarder à la tête du lit, derrière la tapisserie.

Tante Hélène déclara d'abord mon plan une folie, mais petit à petit je parvins à lui persuader qu'il fallait pourtant, par prudence, faire quelque chose. Comme mon plan était le seul qui s'offrit, elle finit par consentir, — plutôt, je pense, dans la persuasion que rien n'arriverait et que sa femme de charge lui était fidèle, que par tout autre motif.

Notre projet s'exécuta comme je l'avais conçu. Ma tante alla se coucher, souffrant de névralgies; on lui porta sa potion, qu'elle fit semblant de prendre; la tasse se trouva vide sans que M^{me} Weber eût aucun soupçon, et celle-ci borda le lit, plaça la veilleuse à côté, ferma les rideaux avec soin, le tout lentement, comme s'il lui en coûtait de quitter sa maîtresse. *Était-ce sa conscience qui ne la laissait pas en repos?... Finalement, elle lui souhaita une bonne nuit et se retira.*

(La fin au prochain numéro.)

LA TASSE DE L'AIEUL.

Les parents de Mathilde avaient vu leurs usines Par des corps ennemis réduites en ruines; On avait dû quitter le ravissant séjour Où chacun des enfants avait reçu le jour. La gêne était venue, ensuite la misère. Un immense chagrin avait tué le père, Et seul l'aieul restait pour unique soutien, Paralysé, malade, incapable de rien. L'orpheline et ses sœurs s'étaient mises à coudre, La mère avec douleur avait dû s'y résoudre. On vivait pauvrement; souvent les yeux rougis Se fatiguaient bien tard dans ce pauvre logis.

Mathilde avait pourtant dérobé plus d'une heure Au travail journalier, et quittant sa demeure, Elle allait chaque jour passer quelques instants Près d'une ancienne amie aimée au joyeux temps. Celle-ci, seule enfant d'un peintre de mérite, Peignait aussi; Mathilde en faisant sa visite Avait, en s'amusant, essayé le pinceau, Esquissant au hasard quelque petit tableau. Le peintre avait jugé que la jeune orpheline Avait ce noble instinct que le talent devine. Tout en l'encourageant, il guida cette main Novice à remuer et crayon et fusain. Mathilde ainsi bientôt traça sur porcelaine Guirlandes et bouquets — Un jour, certain Mé-Ami du peintre, vint visiter l'atelier; [cène, Mathilde finissait alors d'approprier Un plat où par son art se trouvaient réunies Des fleurs au vif éclat avec bon goût finies.

L'amateur admira le travail, et, surpris De voir un tel ouvrage, en demanda le prix. Mathilde rougissait et gardait le silence; Le peintre à son ami, tout bas, en confidence Dit quelques mots. Alors, tirant de son gousset Dix louis, l'acheteur généreux et discret, Les posa doucement auprès de la palette De Mathilde: „Est-ce là le prix de mon emplette? Dit-il. C'est peu, j'avoue, et voudrais faire mieux; Mais si vous acceptez, ma chère enfant, je veux Avoir tout un service orné de cette sorte; Vous voyez, la commande est, je crois, assez forte. Cela vous convient-il?” Mathilde regardait, Radieuse et confuse, et son cœur débordait D'un doux contentement; car c'était la richesse Pour elle et sa famille; un regard de tendresse Remercia le peintre, et le riche amateur Quitta cet atelier y laissant le bonheur.

Pour fêter de l'aieul la fête anniversaire, Mathilde, avec grand soin, avec plus grand mystère, Avait peint une tasse, avec ces mots gravés: „Bon souvenir du cœur.” Ils étaient relevés Par des bouquets de fleurs. Or, la fête attendue Tombait ce même jour; la peinture vendue Au banquier, complétait ce gracieux cadeau. Prix d'un noble travail: est-il rien de plus beau? Aussi comme soudain Mathilde fend l'espace! Elle a mis ses louis dans le fond de la tasse, Et, gagnant sa demeure, elle trouve l'aieul Assis près du foyer, attendant, triste et seul. Elle l'embrasse au front. „Bonne fête! Espérance! Dit-elle, nous avons maintenant de l'aisance, Et tu verras encor, père, plus d'un beau jour, O toi, notre bonheur et notre unique amour!”

On habita bientôt un gracieux cottage Qu'entourait aux beaux jours un rideau de feuillage: Sous une véranda que couvraient mille fleurs Le fauteuil de l'aieul, à l'abri des chaleurs, Était posé; tout près travaillait la famille; Les oiseaux gazouillaient dans la verte charmille; Des parterres fleuris un zéphir embaumé Arrivait, par moments, suave et parfumé. C'est un vrai paradis que cette humble demeure, On est heureux, content, et la joie à toute heure Amène le plaisir; un radieux soleil Eclaire ce tableau de son rayon vermeil, Sous lequel tout s'anime et grandit et scintille. Et tout cela se doit à la vaillante fille, Qui puisa le talent dans son généreux cœur, Pour donner au foyer et l'argent et l'honneur!

FÉLIX WAGENER.

UN BILLET JETÉ DANS LE PARC DE BRUXELLES.

I.

C'était dans le courant de l'automne dernier, le matin d'un beau jour, dans une allée du Parc; un jeune dandy trouva sous ses pas un billet décacheté ainsi conçu:

„On offre à la personne qui trouvera ce billet, l'occasion de faire une bonne action. Si elle y est disposée, on la prie de se rendre dans la rue de ... à Ixelles, n° 54, et de demander M^{lle} Eugénie D'Artois.

„P.S. Si vous ne voulez point venir au secours d'une mère infortunée, n'empêchez pas une autre personne de le faire et laissez le billet à la place où vous l'aurez trouvé.”

L'auteur de la trouvaille lut ce billet en continuant à fredonner un air de chansonnette qu'il avait commencé, et après l'avoir lu, d'un coup de sa canne le fit voler en l'air.

La seconde personne qui ramassa l'écrit, était un homme d'un âge mûr, vêtu simplement, qui marchait vite, pour arriver à son bureau, car il était en retard. Il se donna cependant le temps de le lire; mais aussitôt après, il leva les yeux au ciel comme pour dire: „Ce n'est pas à moi que s'adresse cette lettre;” et il la remit à terre.

Un financier passa ensuite; d'abord il poussa du pied le billet; ensuite la curiosité le lui fit ramasser. A peine daigna-t-il le lire; après quoi il s'amusa à le déchirer en mille morceaux, en disant: „C'est une attrape!”

Le lendemain, précisément au même endroit,

il se trouva un billet en tout pareil au précédent.

La première personne qui l'aperçut eut la délicatesse de prendre l'adresse au crayon et de remettre le billet où il était.

Une jeune dame, M^{me} C., en se prome-

nant, l'aperçut quelques instants plus tard. Après l'avoir lu, elle se promit d'aller voir la personne dont il s'agit, se disant que si ce qu'elle pouvait offrir était peu de chose, souvent un léger bienfait empêche un malheureux

de se livrer au désespoir et lui donne le courage d'attendre une occasion meilleure.

Après avoir parcouru deux fois la rue en question, d'un bout à l'autre, elle découvrit enfin le n^o 54. Elle apprit que cette maison



UN CAVALIER ESPAGNOL.

était occupée par un vieillard, autrefois médecin, maintenant retiré, qui passait pour riche et qui avait une fille distinguée par son esprit et ses talents.

M^{me} C. monte un très-bel escalier qu'on

lui indique au premier étage; on l'introduit dans un appartement meublé sans faste, mais avec une propreté et un goût presque recherchés. Elle demande à parler à M^{lle} Eugénie d'Artois. Une jeune personne, paraissant avoir

environ vingt-deux ans, pleine de distinction et de grâces, se présente à elle et la fait entrer dans un petit salon où tout indiquait que les talents agréables et les talents plus solides de l'esprit étaient habituellement cul-

tivés. Des livres, des brochures, des cahiers de musique, des instruments, des dessins, troublaient seuls l'ordre qui présidait à l'arrangement de cet appartement; tout y respirait l'aisance et il était difficile d'imaginer, en y

entrant, qu'on y pût faire l'aumône à quelqu'un.

— Je crains, dit la visiteuse, d'avoir fait une erreur. J'ai lu votre adresse, Madame, sur un billet égaré au Parc; je me suis imaginé pouvoir offrir quelques consolations à la personne

qui s'y trouve désignée; mais je m'aperçois qu'il y a ici beaucoup plus d'agrément à partager que de consolations à répandre.

Eugénie d'Artois, (un pseudonyme) expliqua, non sans quelque embarras, qu'elle n'était que



LE CADRAN SOLAIRE, D'APRÈS M. THOMAS DAVIDSON.

l'interprète d'une dame fort à plaindre, qu'un reste de fierté obligeait à se tenir cachée, mais qui était digne de l'intérêt qu'on paraissait prendre à elle.

— Si c'est cela, dit M^{me} C., engagez-la à

permettre que je la voie; je ne pense pas qu'elle doive rougir de la visite d'une personne de son sexe, qui n'est pas étrangère à toute espèce de chagrins.

La jeune fille éluda cette demande, sous

prétexte que sa protégée avait une imagination bizarre qui la rendait difficile à obliger.

— Elle a des enfants?

— Trois, Madame, et elle vient de perdre, à la suite d'une maladie longue et dispendieuse,

un mari dont le travail fournissait à leurs besoins.

— Bon Dieu! quelle triste situation! Et quel âge ont les enfants?

— Ils sont tout jeunes, une petite fille de cinq ans et demi est l'aînée des trois.

— Madame, dit M^{me} C., je serai bientôt mère moi-même; c'en est assez pour m'intéresser au sort de ces petites créatures. Vous aurez donc de mes nouvelles un de ces jours.

II.

A peine la visiteuse était-elle sortie qu'un jeune homme se présenta dans le même but.

— Pardon, Madame, dit-il à Eugénie, ce n'est point vous que je cherche, c'est M^{lle} d'Artois.

Même étonnement, même explication. Après avoir entendu ce qu'on lui dit de cette famille infortunée, le jeune homme parut frappé, ému.

— Oui, dit-il, la position de la personne à laquelle vous vous intéressez est affreuse, et quelles qu'en soient les causes, tâchons de l'adoucir.

Eugénie se chargea du secours qu'il offrit pour l'inconnue.

— Je ne suis point riche, Mademoiselle, ajouta-t-il; voilà pourquoi mon offrande est si petite; mais quand on est garçon et qu'on est sage, on peut toujours disposer d'un peu d'argent.

— Monsieur, dit Eugénie, l'argent n'est pas le seul bienfait qu'on puisse offrir aux malheureux; souvent des soins et des démarches leur sont d'un bien plus grand service.

— Votre amie aurait-elle besoin de quelques démarches? Parlez, Mademoiselle, il n'est rien que je ne fasse à votre recommandation.

— Pardonnez, répondit-elle, mon indiscretion en faveur de mon motif: votre état vous met-il en relation avec le ministre des travaux publics?

— Non, Mademoiselle. Je m'appelle Ernest Hartange et suis avocat, mais je me borne à administrer les biens que mon vieux père possède dans la province de Liège. Cependant j'ai un cousin qui est membre de la Chambre des représentants; s'il faut le solliciter en faveur de votre amie, me voilà prêt. De quoi s'agit-il?

— De la réclamation la plus juste, fit Eugénie.

Et elle exposa le cas en peu de mots.

— Je vois, dit le jeune homme, qu'il faut mettre sous les yeux du ministre un mémoire concis et pourtant clair, qui lui fasse vivement sentir la justice de la réclamation.

— C'est cela même; mais il faut le rédiger, ce mémoire.

Ici, il se fit un silence.

— Je n'ose vous en prier, Monsieur.

— Pourquoi non, reparti vivement le visiteur, je vous l'aurais offert sans la crainte d'y mal réussir.

— Je crois que vous le ferez très bien, au contraire.

— Mais je ne connais pas assez les détails de l'affaire.

— Je vous les communiquerai.

Eugénie se retira un instant, et rentra bientôt après avec son père.

— Mon père, dit-elle, engagez Monsieur à dîner avec nous un de ces jours, afin que nous puissions lui donner les détails nécessaires pour le succès de l'affaire que vous savez.

Le vieillard pressa l'avocat de fixer le jour, et après quelques compliments réciproques, la chose fut convenue.

Le jeune homme vint au jour indiqué; le dîner fut assez gai et surtout sans façon. On parla de tout, hormis du motif qui avait été l'occasion de ce dîner.

Ernest trouva Eugénie charmante, instruite, spirituelle. Vers le temps du dessert, il commença à s'apercevoir que M^{lle} d'Artois avait non seulement un excellent cœur et une conversation agréable, mais que sa personne était fort séduisante.

III.

Après le dîner, la jeune fille s'empara de

M. Hartange et lui expliqua dans le plus grand détail les affaires de l'inconnue.

Ernest l'écouta avec attention et promit que dans deux jours le mémoire serait rédigé.

Il le fut en effet, et le fut parfaitement bien.

Force, clarté, précision, rien n'y manquait. Eugénie le lut avec les marques de la plus vive satisfaction.

— Il y a de la sensibilité, de la chaleur dans votre écrit, Monsieur.

Et elle se remettait à le lire.

— Il est impossible que le ministre ne se rende pas à vos raisons, et si j'étais à sa place, vous n'éprouveriez certainement pas un refus.

L'avocat rougit et ne sut que répondre. Il voulait exprimer combien le suffrage d'Eugénie avait de prix à ses yeux, et n'en put venir à bout.

— Ce n'est pas tout, lui dit-elle; il faut prêter à votre mémoire un nouveau degré d'éloquence, il faut qu'il soit présenté par la personne même qui est censée l'avoir écrit. Le geste, la voix, le regard de la personne intéressée, ajouteront à l'impression qu'il doit produire. Ayez encore la complaisance d'obtenir une audience où l'inconnue puisse le remettre en mains propres.

Après plusieurs jours de soins et de démarches, Ernest entra un soir chez Eugénie, d'un air triomphant.

— J'ai obtenu une audience pour demain, dit-il; avertissez votre amie: avec cette lettre de recommandation, toutes les portes lui seront ouvertes.

— Combien ne vous dois-je pas de reconnaissance! lui dit Eugénie. Vous aurez la satisfaction d'avoir arraché cette pauvre famille au désespoir; mais ne l'abandonnez pas avant de l'avoir conduite au port... Une femme affaissée par la douleur, timide, se présenterait avec désavantage, si elle n'était accompagnée: consentez-vous à le faire?

Ce dernier acte de complaisance coûtait à Ernest; cependant l'habitude de céder aux désirs d'Eugénie, dans toute cette affaire, l'envie d'en assurer le succès, la curiosité de voir l'inconnue à laquelle il s'était intéressé, l'emportèrent sur son hésitation. Il promit de venir le lendemain chez Eugénie, où devait se rendre en même temps la dame mystérieuse.

Avant d'aller plus loin, je dois, en ma qualité de conteur, c'est-à-dire de confident des plus secrètes pensées de tout ce monde là, faire connaître au lecteur quelques-unes des réflexions qui se présentèrent à l'esprit d'Eugénie, ce même soir, dans la solitude et le silence de sa chambre à coucher; cet instant où les écarts de l'imagination éveillée, se perdent insensiblement dans les rêves du sommeil.

— Cet Ernest, se disait-elle, me paraît avoir un caractère composé de solidité et de douceur. Sa figure n'est pas mal; mais elle n'est pas très-bien. Il n'a pas fait la moindre attention à moi au commencement... mais ensuite... Il est bien fait. Mon père... il m'a dit cent fois que cela me regardait beaucoup plus que lui... Au surplus, il sera bien de mon avis en ceci. Toutes les informations prises prouvent la vérité de ce qu'a dit ce jeune homme. Il était d'ailleurs facile de voir qu'il n'en imposait pas. C'est ce ton, cet air de franchise qui me plaît. On commande la confiance avec cet air-là... Oh! oui, il n'y a point d'arrière-pensée dans cette tête. D'ailleurs, quel intérêt? Aucun... Des yeux bleus avec des cheveux bruns, cela sied toujours... De la douceur... Le voudra-t-il? Il a peut-être d'autres vues!... Non... ses regards...

Je crois que c'est là, ou tout au plus deux ou trois idées plus loin, que le sommeil prit décidément le dessus; et comme les rêves ne sont point de mon domaine, je passe au lendemain à midi.

IV.

Je ne sais comment cela se fit, mais Eugénie, sans être parée, était mieux mise encore que de coutume. Ses cheveux étaient arrangés avec grâce; ses yeux étaient animés, et sa poitrine un peu agitée, lorsqu'Ernest entra.

Il jeta d'abord ses regards tout autour du salon et dit:

— Elle n'est point encore arrivée.

— Non, répondit Eugénie, avec un peu d'émotion.

— Je vais l'attendre.

Il prit un siège, et s'assit à côté d'une table à thé, auprès de laquelle Eugénie elle-même était assise.

Après ces premiers mots, il se fit un silence assez prolongé. On se regarda à plusieurs reprises. Le jeune avocat devint rouge et il se serait trouvé tout-à-fait décontenancé si l'on n'avait rougi aussi. L'un désirait autant que l'autre sortir de cet embarras mutuel; mais le moyen quand on n'ose parler! Ernest prit enfin la parole:

— Je dois, Mademoiselle, dit-il, non sans hésiter, souvent bénir cette circonstance qui m'a fourni l'occasion de vous connaître.

— Si vous avez, Monsieur, quelque satisfaction en ceci, répondit la jeune fille en baissant la tête, vous devez la trouver dans votre conscience. Le zèle que vous avez montré... je vous assure que j'en ai été touchée.

Il baissa les yeux à son tour, et il s'ensuivit un second silence aussi long que le premier.

Enfin le jeune homme prit une grande résolution.

— Je ne sais si je fais bien, dit-il, mais je ne saurais cacher ce qui se passe dans mon âme... Vous le savez aussi bien que moi, Mademoiselle?

Eugénie aurait pu, d'un mot, le tirer d'embarras; mais, en pareille circonstance, le cœur féminin le plus complaisant ne pousse jamais l'humanité jusque-là, et, parvenues à ce point, les femmes vous forcent toujours de leur apprendre ce qu'elles savent déjà; de sorte que notre héros se vit contraint de franchir le pas et d'avouer qu'il l'aimait...

Eugénie avait assez d'esprit pour ne point se prévaloir d'un semblable aveu. Elle sut garder un juste milieu entre l'air offensé qui n'aurait convenu qu'à une prude, et l'air satisfait qui ne convient jamais à la modestie de son sexe.

La conversation changea l'objet; mais qu'elle devint animée en comparaison de ce qu'elle était d'abord! Débarrassée d'un pesant fardeau, elle marchait, cette conversation, avec aisance, avec légèreté. On faisait des questions, on y répondait sans gêne; on se communiquait ses goûts, on disait quelle était sa façon de penser sur tels et tels sujets, avec une sorte de confiance, d'abandon, tellement qu'on ne s'apercevait point qu'on attendait depuis trois quarts d'heure.

Il fallut bien s'en apercevoir. Il fut question de l'inconnue.

— Elle ne vient donc point, fit Ernest.

— Elle ne viendra pas, répondit-on.

L'avocat, étonné, interrogea les yeux d'Eugénie, et ils ne répondirent que par une expression de langueur mêlée d'un sourire, d'où il résultait un ensemble plein d'une grâce inexprimable.

— Seriez-vous, dit-elle, fâché, mais bien fâché contre moi, si par hasard il n'y avait rien de vrai dans l'histoire de ma dame infortunée?... Si tout cela n'était qu'une épreuve, un moyen de désigner à mon cœur un homme dont les sentiments fussent dégagés de tout ce qui pousse souvent aujourd'hui vers le mariage?...

Devant cette révélation inattendue, Ernest ne savait que répondre; mais il n'avait pas l'air courroucé.

— Vous me croirez peut-être, poursuivit Eugénie, quand je vous dirai que j'ai reçu les hommages de plusieurs hommes; me croirez-vous encore quand j'ajouterai qu'aucun de ceux qui m'ont distinguée, n'était précisément tel que j'aurais voulu? La mort de ma mère, que j'ai perdue de bonne heure, a laissé à mon esprit beaucoup d'indépendance. Mon père est devenu mon ami; je l'ai consulté sans cesse; il m'a permis de faire un essai, un peu hardi sans doute, mais qui pouvait au surplus n'aller que jusqu'ou je voulais...

— Je ne reviens pas de ma surprise, dit notre amoureux. Quoi! ce n'était qu'une feinte! Elle vous a coûté, j'en suis sûr; car je me rappelle à présent plusieurs circonstances où vous étiez interdite....

— C'est vrai, mais j'étais soutenue par l'intention de tout avouer.

— Et mon mémoire?...

— Je le garde, comme un monument de votre bon cœur et de votre éloquence.

— Et l'auteur du mémoire, qu'en voulez-vous faire?

— Mon mari, s'il veut, et si nos deux familles y consentent.

Le mariage a eu lieu il y a quelques mois, sans que personne se soit douté du moyen excentrique employé par l'épousée — pour avoir „un bon mari.”

A. DES BOSQUAILLES.

BANNIE DU TOIT PATERNEL.

Roman.

TROISIÈME PARTIE.

XVIII.

Gwendoline, au contact du mouchoir appliqué sur son visage, s'éveilla en sursaut, et vit avec une profonde terreur que le Maltais était devant elle.

Elle voulut se lever, mais l'inférieure drogue commençait à produire son effet. Elle perdit connaissance et retomba comme une masse inerte sur le fauteuil.

Cependant, le scélérat continua à tenir encore pendant quelques instants le mouchoir devant le visage de sa victime, puis il murmura :

— Ça y est!... Le premier pas est fait.

Et laissant la malheureuse jeune fille couchée dans le fauteuil, il se dirigea vers le cabinet de toilette de celle-ci, fouilla dans les armoires, s'empara de ses bijoux, d'une partie de son linge et de ses habillements, et fourra le tout dans un sac de voyage.

Il prit aussi un chapeau, un manteau et un châle, puis retourna au salon.

Gwendoline, couchée dans la position où il l'avait laissée, était pâle et insensible comme une morte. Le Maltais, sans perdre de temps, lui mit le chapeau sur la tête, et entoura ses épaules du manteau et du châle.

— Maintenant, le plus difficile reste à faire, se dit-il; voyons s'il y a moyen de sortir d'ici inaperçu.

Il traversa la chambre, se rendit dans le vestibule et prêta l'oreille.

Le plus grand silence régnait partout.

Le valet retourna auprès de la malheureuse enfant, la saisit dans ses bras, après avoir attaché le sac de voyage autour de son propre corps, et l'emporta sans la moindre difficulté, grâce à sa force herculéenne.

Il parcourut, en usant des plus grandes précautions, le long vestibule, porteur de son fardeau, et parvint à sortir de la maison, sans avoir été entendu de personne.

Malheureusement la lune éclairait en ce moment les jardins d'un vif éclat, et le ravisseur fut obligé de se cacher dans l'ombre jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière d'épais nuages.

Alors il s'avança rapidement et prit le chemin des ruines. Il avait eu soin de laisser la porte de celles-ci ouverte, et il entra dans leur enceinte avec sa proie.

Il ne s'arrêta que quand il fut arrivé dans les souterrains.

Là, déposant sa captive sur les dalles froides et humides, il essuya, avec le revers de sa manche, la sueur qui décollait de son front; puis il tendit la main pour retrouver une lanterne qu'il avait déposée en cet endroit quelques heures auparavant. Il la saisit, l'alluma et en tourna les rayons vers le visage de Gwendoline.

La pauvre enfant était blanche comme une statue de marbre de Paros, et avait toujours les yeux fermés; mais un mouvement des muscles semblait annoncer qu'elle allait reprendre connaissance.

Le Maltais la souleva de terre de nouveau, prit la lanterne et se mit à parcourir plusieurs longs corridors, véritable labyrinthe dont il connaissait parfaitement les moindres détours.

Il dépassa l'endroit où Miss Norreys s'était arrêtée lors de sa visite au château, et où elle avait entendu ces cris étranges qui l'avaient tant intriguée; puis il pénétra dans une des cellules les plus retirées des caveaux.

Tirant de sa poche une assez grosse clef, il ouvrit une porte massive et entra.

A la lueur de la lanterne, se montra un affreux réduit privé de jour et d'air et dont le sol et les murailles suintaient d'humidité. Une botte de paille avait été jetée dans un coin par Pietro, et plusieurs couvertures se trouvaient sur un vieux banc de bois. Une petite table, chargée d'un pain et d'une cruche d'eau, ainsi qu'une chaise, complétaient l'ameublement de cet horrible séjour.

XIX.

Le domestique de Lord Darkwood déposa la lumière sur la table et assit la jeune fille sur la chaise.

Il plongea ensuite sa main dans la cruche, et lui jeta de l'eau au visage.

Cette aspersion la raviva; elle fut saisie d'un léger tremblement et ouvrit les yeux, en poussant un soupir qui ressemblait à un sanglot.

Elle regarda d'abord autour d'elle comme si elle sortait d'un rêve; puis, s'apercevant qu'elle se trouvait dans un cachot infect, et que Pietro était là, à quelques pas, elle se leva, comme mue par un ressort, passa à plusieurs reprises sa main sur son front et poussa un cri déchirant, qui fut répété par les échos d'alentour.

— Que signifie ceci?... Suis-je éveillée?... Ciel! si j'avais perdu mes sens.

Un sinistre sourire passa sur le visage du Maltais.

— Pietro! s'écria la malheureuse, où suis-je?

— Dans un des caveaux des ruines, Miss.... Ne craignez rien, aucun mal ne vous adviendra. Vous serez traitée avec le plus grand respect. Je vous ai portée ici pendant votre sommeil.

— Je me rappelle.... J'étais assise auprès de ma fenêtre, et je me suis endormie sans m'en douter.

— Et moi, je suis entré dans votre chambre sans bruit, je vous ai fait respirer un peu de chloroforme et je vous ai portée ici, sans vous éveiller.... Vous trouverez dans ce sac de voyage des habits de rechange, ainsi que votre argent et vos bijoux....

Gwendoline, de plus en plus terrorisée, s'écria :

— Pourquoi donc m'avez-vous conduite dans ce lieu?

— Pourquoi? répéta l'affreux coquin: mais... parce que je vous aime!

La jeune fille recula avec épouvante.

— Cet homme est-il fou? se demanda-t-elle.

— Je vous dirai, Miss, que je vous ai aimée dès que je vous ai vue.... Oh, si vous pouviez vous faire à cette idée, je vous rendrais si heureuse!

— Arrière! s'écria Gwendoline avec fureur; laissez-moi sortir d'ici.

— Jamais! Vous ne quitterez pas cette cellule avant de m'avoir juré que vous deviendrez ma femme.

— Moi, votre femme!... Mais vous m'avez dit que vous deviez épouser une fille de votre pays.

— Ah, bien oui! Je vous ai raconté ce petit roman pour vous engager à écrire cette lettre qui sera trouvée demain matin sur votre table, et qui sera par conséquent censée venir de vous.

Gwendoline ne se rappelait plus bien les termes de la lettre, qui tomberait probablement dans les mains de Lord Chilton, et celui-ci pourrait croire que cette missive lui était destinée.

— Pietro, si vous me laissez partir, je ne divulguerai rien de ce que vous avez fait; mais si vous me tenez ici plus longtemps, vous vous en repentirez.... J'ai des amis qui ne

manqueront pas de faire des recherches et qui sauront vous punir.

— Je ne crains rien; vos amis ne vous découvriront jamais ici. Lord Chilton, tout puissant qu'il est, ne peut rien pour vous. Je sais que vous l'aimez; j'ai assisté à votre conversation avec lui dans le jardin. La lettre que vous avez écrite lui sera remise demain, et il croira que vous avez quitté le château de Dunholm pour toujours.... Non, Miss, vous êtes perdue pour lui, pour vos amis, pour tous... à moins que vous ne vouliez me permettre de vous sauver.

— Misérable! Je vous donnerai tout ce que je possède, mon argent, mes bijoux....

Le Maltais secoua la tête.

— Non, non, Miss, c'est vous qu'il me faut, et non pas votre argent. Et, tenez, pour en finir, je vais vous dire que je connais votre histoire. Vous n'êtes pas Marianne Myner, comme vous le prétendez, mais bien Miss Gwendoline Winter, la fille d'une folle sans aveu, et par conséquent vous êtes placée encore plus bas que moi sur l'échelle sociale.

La jeune gouvernante poussa un cri d'indignation.

— Oui, continua l'odieux personnage, je connais la femme qui repose dans le cimetière de Pimstone; je connais votre père; et tous ces secrets, je vous les dévoilerai quand vous serez devenue ma femme.

Et il ajouta d'un ton persuasif :

— Il faudra bien faire de nécessité vertu, Miss; vous aurez en moi un excellent époux, mais avant que je vous rende à la liberté il faudra me jurer....

La jeune fille lui jeta un regard empreint du plus profond mépris.

— Infâme, s'écria-t-elle, je préfère mille fois la mort.... Il faut que vous soyez devenu fou pour oser me faire une pareille proposition.

— Soit! La solitude est de bon conseil, dit-on. Je reviendrai ici demain, et nous verrons si je ne parviendrai pas à dompter votre esprit orgueilleux.... Enfin vous avez le choix: devenir ma femme, ou bien périr misérablement dans ce cachot infect, où des hommes forts ont autrefois succombé en peu de temps. Songez donc... vous, une fille délicate.... Je vous le répète, demain soir je reviendrai, et alors vous déciderez vous-même du sort qui vous attend.

Gwendoline fit un nouvel appel à sa pitié; il ne l'écouta seulement pas. Il sortit de la cellule en fermant la porte derrière lui avec violence.

L'infortunée jeune fille, à moitié égarée de terreur et de désespoir, se jeta à genoux sur le sol, implorant à haute voix la Providence divine pour qu'elle vint à son secours.

XX.

L'absence de Gwendoline ne fut remarquée que le lendemain vers midi par les habitants du château de Dunholm.

Lady Georgina, s'étant couchée tard, ne s'éveilla qu'à onze heures passées. Elle sonna sa femme de chambre et se fit servir à déjeuner. Puis elle donna l'ordre qu'on allât avertir Miss Myner qu'elle désirait lui parler.

La servante revint quelques instants après, en disant que la gouvernante n'était pas dans son appartement, que probablement elle était sortie pour faire une promenade.

— Très-bien, dit la fille de l'ex-capitaine Tollish, quand elle entrera vous me l'enverrez de suite.

Une heure s'écoula, et Miss Myner ne revenait pas.

— C'est étonnant! dit Georgina, elle ne sort jamais sans moi; qu'est-ce que cela peut signifier?

Elle attendit encore quelques instants, puis se rendit elle-même à l'appartement de Gwendoline.

En parcourant la chambre de toilette de l'institutrice, elle s'aperçut que son chapeau et son manteau n'étaient pas à leur place ordinaire.

— Il est bien certain qu'elle est sortie, pensa-t-elle; je vais l'attendre ici.

— Et elle rentra dans le salon.

En voulant s'asseoir dans un fauteuil qui se trouvait devant la table, ses yeux tombèrent sur la lettre écrite par Gwendoline.

— Ah! voici une lettre... A qui peut-elle bien écrire? Mais l'adresse est couverte d'encre.

Et la fille de Lord Darkwood, qui de sa nature était douée de peu de délicatesse, ne se fit aucun scrupule de parcourir la missive des yeux.

— Ainsi donc, elle a un amant, se dit Georgina; c'est une fameuse hypocrite que cette Marianne! Elle parle d'obstacles, de fuite; elle dit avoir vu hier soir celui auquel elle écrit... C'est donc quelqu'un qui se trouvait parmi les invités. Ah! mais, si c'était mon père! C'est que j'y mettrais bien obstacle aussi, moi.

En attendant, la gouvernante n'arrivait pas, et la fille de Lord Darkwood, impatientée, se

mit à agiter avec violence une sonnette placée à portée de sa main.

Ce fut M^{me} Dover, qui apparut.

— Avez-vous vu Miss Myner aujourd'hui? demanda Georgina.

La réponse fut négative.

— Alors elle sera partie, ainsi qu'elle l'annonce... Voici une lettre qu'elle a laissée sur la table; l'adresse en est effacée, mais je crois que cet écrit est destiné à mon père. L'astucieuse créature a bien fait de quitter le château; elle aurait trouvé à qui parler, je vous l'assure. Tenez, M^{me} Dover, lisez.

M^{me} Dover parcourut la missive que Pietro avait dictée à Gwendoline, sous le prétexte que l'on connaît, et sa physionomie prit un air grave.

— Il y a certainement un mystère là-dessous, dit-elle; Lord Darkwood doit être prévenu à l'instant... Il est à supposer que Miss Myner

se sera rendue auprès de ses amis de Londres; mais pourquoi est-elle partie secrètement? voilà la question.

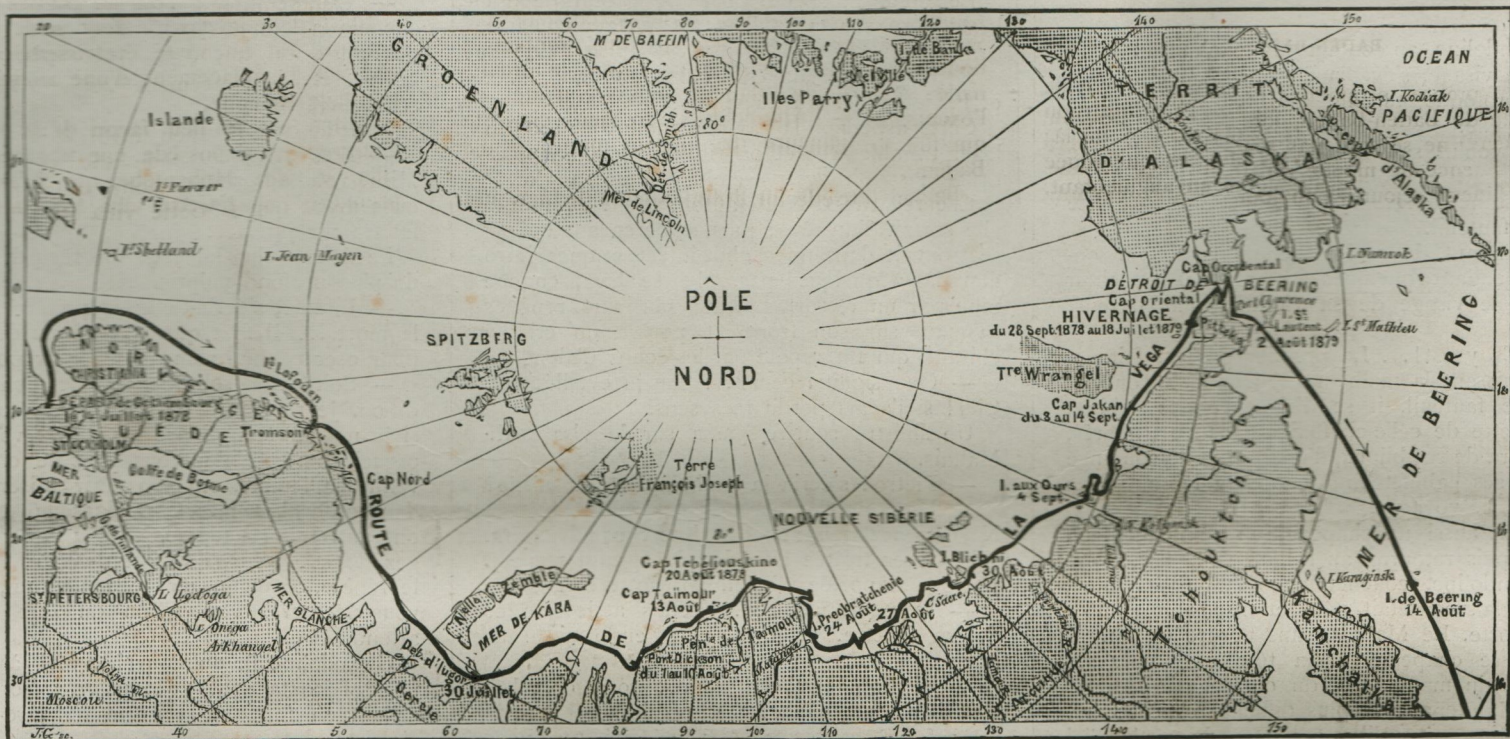
— Je vais porter la lettre à mon père! s'écria Lady Georgina avec vivacité; nous verrons s'il pourra débrouiller cette énigme.

Elle se rendit dans le cabinet du marquis, mais celui-ci n'y était pas. Le concierge lui apprit que Lord Darkwood était descendu au village avec son homme d'affaires.

En retournant dans sa chambre, elle rencontra Pietro et l'interrogea au sujet de l'absence de sa gouvernante.

Le Maltais parut excessivement surpris, et répondit qu'il ne l'avait pas vue ce jour-là.

Georgina fit venir auprès d'elle toute la domesticité du château, l'interrogea avidement, mais personne ne put lui donner aucun renseignement. Une chose certaine, c'est que Miss Myner ne s'était pas couchée, car la servante chargée



CARTE DU VOYAGE DE M. NORDENSKIÖLD.

de soigner son appartement, déclara que le lit de la gouvernante n'avait pas été défait.

Pendant qu'on s'occupait de ces investigations, Lord Darkwood était rentré, et un domestique vint en avertir sa fille, qui se rendit immédiatement auprès de lui.

— Père! s'écria-t-elle avec véhémence, Miss Myner est partie.

— Comment? que voulez vous dire?

— Qu'elle a disparu d'une façon tout à fait

mystérieuse, seule, sans avertir personne. Et voici une lettre qui était sur sa table. Elle est sans doute pour vous.

— Donnez moi cet écrit, fit Lord Darkwood.

Sa fille le lui remit en disant:

— Pourvu qu'elle ne revienne pas, la trompeuse, car je vois clair à présent, et si jamais vous l'épousez, je vous hairai tous les deux...

— Taisez-vous donc, Georgina, il n'est pas question de cela... Cette lettre, qui n'est pas

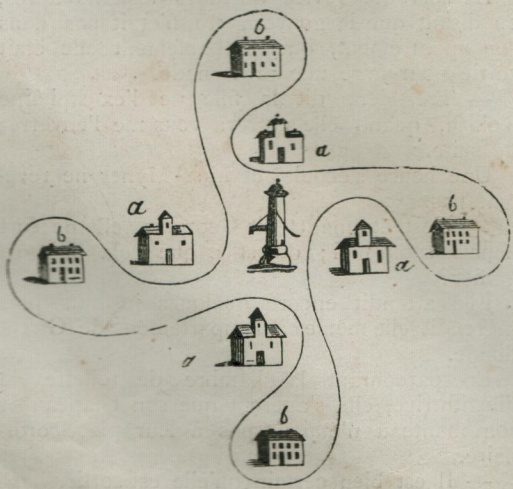
pour moi, m'intrigue beaucoup. Qui donc est celui qu'elle a vu hier soir? Voilà ce que c'est que de prendre de jeunes gouvernantes; je n'aurais pas dû vous écouter quand vous prétendiez ne pas vouloir une personne d'un âge mûr pour vous tenir compagnie.

En ce moment, la porte de l'appartement s'ouvrit et un domestique annonça:

— Miss Norreys et Lord Chilton.

(A continuer.)

SOLUTION DU RÉBUS N° 6.



RÉBUS N° 7.



Comment peut-on couper le fer à cheval ci-contre en deux coups de manière à ce que le fer soit divisé en six parties et qu'en chaque partie se trouve un clou?

AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 5 juin 1880, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS:

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

Solution du Rébus N° 5.

L'INSOUCIANCE CONDUIT SOUVENT A LA MISÈRE.